

L'humanisme et les Juifs

Alfredo Bauer

Communauté hébraïque Emanu-El,
Siège du judaïsme libéral en Argentine
Buenos Aires, 3 novembre 1994

L'humanisme dans différentes Cultures

Annuaire 1994

Centre Mondial d'Études Humanistes

Rarement je suis sorti d'un débat spirituel aussi satisfait que lors de ce salon du 6 octobre, après avoir écouté l'exposé du rabbin Bergman sur le mysticisme juif et la discussion qui en suivit. J'ai pu, en effet, expérimenter que tout, absolument tout, pouvait être soumis à un examen critique sans que les uns crient Blasphème ! et les autres Superstition ! Irrationalisme ! Dans de telles conditions, on ressent un réel plaisir pour les bons arguments que lui-même est capable de procurer mais, de la même manière, pour les autres, dans une ambiance de recherche sereine et collective de la vérité, semblable à celle des écoles de philosophie de la Grèce ou de la Chine antiques.

Ainsi, dans cette enceinte, qui est celle d'un temple, on peut soumettre à un examen critique et historique notre propre religion, comme le firent à propos du Christianisme les néo-hégéliens David Friedrich Strauss, Ludwig Feuerbach, mon homonyme Bruno Bauer et Karl Marx lui-même ; et pour la religion juive Samuel Holdheim, et Abraham Geiger, s'opposant à celui qui fut leur prédécesseur sur le terrain de l'émancipation juive, le grand humaniste Moïse Mendelssohn, qui acceptait encore le caractère révélé de sa religion.

J'éprouvai de nouveau cette même sensation de chaleur en écoutant ici, une semaine plus tard, la conférence de Madame Tilda Rabi, et, plus encore, en observant la réaction du public composé dans sa majeure partie de membres de cette communauté qui, ayant reçu, peut-être pour la première fois, un message de fraternité du côté arabe, répondait à son tour en ouvrant son cœur avec un ardent désir de paix et de respect mutuel, au regard de cette grande communauté universelle et de cet impératif éthique qui nous inclut tous. On s'en va alors avec la conviction consolatrice que, avec ou sans l'existence de Dieu, tout n'est pas perdu et qu'il existe, malgré cette diabolique structure qui nous enveloppe et qui semble toute puissante dans son essence destructrice, une possibilité de salut pour le genre humain et pour le monde.

Et s'il manquait encore quelque chose pour rendre l'optimisme à celui qui a beaucoup souffert de déceptions ces dernières années, ce serait le fait d'avoir été invité à apporter sa propre conception et conviction à l'intérieur de l'humanisme à

la fois pluraliste et universaliste. Quand, il y a plus de vingt ans, on publia mon Histoire critique des Juifs, tentative d'aborder ce thème important et profond avec une stricte objectivité et du point de vue du matérialisme historique, je fus l'objet des haines les plus agressives. Comme si l'horreur dont ont souffert les Juifs obligeait le chercheur scientifique à ne pas être impartial mais partial, même sur le terrain de l'interprétation historique. "Complice des nazis" et "initiateur d'un nouvel holocauste" furent les termes que l'on m'appliqua dans certains organes de presse, pour avoir admis la possibilité que, sans souffrir de pressions et par le jeu même du développement historique, la communauté juive "disparaîtrait" dans le futur en tant que structure marginalisée de la société. Je peux leur assurer que ce fut très douloureux, non seulement pour avoir été moi-même la cible d'autant d'agressivité vengeresse, mais encore par le fait que des êtres humains puissent adopter une telle attitude. Mon sentiment humaniste subit là une dure épreuve.

Mon intime satisfaction fut d'autant plus grande lorsque je remarquais qu'à la sortie de la seconde édition de mon œuvre, la réaction fut complètement différente : réaction chaleureuse même de la part de ceux qui ne partagent pas mes opinions. Cette invitation que l'on m'a adressée en donne un exemple éloquent, mais ce n'est pas le seul. À quoi est dû un changement aussi favorable ? Je pense que c'est parce que – Méphistophélès étant "une partie de ce pouvoir qui veut le mal et qui doit faire le bien" – la rupture de l'équilibre universel dont l'origine est l'écroulement du bloc socialiste révéla dans toute son ampleur la perversité de l'ordre mondial actuellement omnipotent et, une fois de plus, l'irruption du racisme, avec ses horreurs et excès inhérents ; bien évidemment, il en résulte un contre-sens : des gens bien intentionnés ayant différentes manières de penser s'attaquent les uns aux autres, au lieu de s'engager ensemble pour sauver l'humanité.

À cette occasion, très triste pour celui qui ressent beaucoup d'amour pour tous les êtres humains et désire vivement être compris par eux, je fus défendu avec décision par l'incomparable maître Don Léonidas Barletta dans les pages de son prestigieux journal Propositos. De ce fait, la situation étant bien différente, je voudrais lui rendre un hommage sincère.

Bien, j'arrive à l'exposé de mes opinions sur une problématique profonde et complexe, tout en sachant qu'elles sont en désaccord avec beaucoup de choses acceptées quasi universellement, avec des jugements et des a priori aussi bien favorables que défavorables par rapport à différentes entités, et sans doute aussi avec des opinions que vous même portez. Soyez assurés que je le fais avec modestie, en admettant toujours la possibilité d'une erreur de ma part et un total respect pour toute opinion différente ; et que toutes mes affirmations rendent implicite cette réserve que je viens de formuler. Mais bien sûr, je dirai ce que je pense comme nous le faisons tous.

La morale humaniste, dans l'histoire du peuple juif et dans sa religion, vient se greffer tardivement. Nous devons distinguer, dans la Bible, le complexe légendaire primitif d'un côté, et l'impératif éthique de l'autre. Pour le premier, la partie mésopotamienne agraire est en soi éloignée de l'ethnie pastorale hébraïque. Pour le reste, les concepts moraux, si nous pouvons les appeler ainsi, sont propres aux tribus nomades en lutte continue pour la subsistance. Elles s'en prennent avec violence à leurs rivaux en emportant, si cela est possible, non seulement leurs troupeaux mais aussi leurs femmes. Elles ne traitent ni bien ni mal leurs serviteurs parce qu'elles n'en n'ont pas et ne connaissent pas l'institution de la servitude, qui ne leur apporterait aucun bénéfice (l'esclave consommerait autant que ce qu'il produit). Par voie de conséquence, elles exterminent purement et simplement les

ennemis vaincus et les prisonniers. Leur dieu tribal est aussi sanguinaire qu'eux ; non seulement il permet mais il exige impérieusement de leur part une telle cruauté. Ce que je viens de dire est une véritable lapalissade ; et dans la monumentale Histoire du peuple juif de Simon Dubnov, il est donné comme un fait évident que des préceptes tel que "Tu traiteras bien l'étranger, parce que tu fus toi-même étranger en Égypte" ne peuvent tout simplement être attribués à la période de l'Exode ! Cependant d'autres historiens, s'ils acceptent une telle absurdité, ne se sont pas aventurés à soumettre la Bible à un examen critique, comme d'autres documents de la culture universelle.

Le livre de Josué fait preuve d'un tel état de cruauté primitive. Il en est de même, presque au même niveau, pour les chroniques suivantes : le Livre des Juges et le Livre des Rois. Au fur et à mesure que se renforce la sédentarité, un tel état de choses change très progressivement. Ce conflit, toujours aigu, se projette vers les dieux, c'est-à-dire qu'il se manifeste dans "l'infidélité" du peuple d'Israël et de Judée envers "son" dieu, et dans l'adoration des divinités "étrangères" de l'ordre agraire local.

Un tel état de choses, une telle évolution et de tels conflits ne souffrent aucune exception parmi les peuples du monde antique. Par contre, un phénomène bien particulier a lieu au VII^e siècle avant notre ère, consistant en un changement de caractéristiques du dieu d'Israël, la perte progressive de sa particularité ethnique et la transformation en une divinité "unique", excluant les concurrents, engagée avec tous, engageante pour tous et porteuse d'un impératif éthique universel. Reste à Israël la caractéristique de "peuple élu" avec pour mission d'annoncer ce dieu et cet impératif.

Un tel concept, évidemment, n'est pas dépourvu d'élitisme et comme nous le savons, constitue à travers les siècles un curieux mélange de suffisance et de générosité altruiste. A une telle ambivalence en correspond une seconde de la part des autres par rapport aux Juifs : admiration pour les pionniers de l'idée d'un Dieu unique, juste et généreux, et ressentiment à cause de ce sentiment d'être "les élus".

En ce VII^e siècle avant Jésus-Christ, on a "trouvé", selon le récit du Second Livre des Rois, des anciens parchemins qui furent contrôlés par les prêtres du Temple de Jérusalem et présentés ensuite au peuple comme code éthique : le Deutéronome d'abord et ensuite les quatre autres "livres de Moïse". Mais il est évident que ce sont les prêtres qui rédigèrent ces textes, et que "Moïse Législateur" est de leur création, analogue aux figures des législateurs légendaires des autres peuples : Lycurgue, Numa Pompilius, Manco Cápac, etc., bien que Moïse ait réellement existé en tant que chef d'une fédération de tribus.

L'impératif éthique contenu dans ces textes, qui peut se résumer à : "Aime tous les êtres humains parce qu'ils sont comme toi" et "Ne fais pas aux autres ce que tu n'aimerais pas que les autres te fassent", est un apport véritablement extraordinaire, mais évidemment propre à cette époque de convivialité sociale plus complexe. Dans l'ambiance sanguinaire tribale primitive, à laquelle on attribue son origine, cela n'aurait pas de sens.

Ces prêtres agissaient en accord avec les concepts de prédicateurs laïques qui furent appelés prophètes, c'est pourquoi on appelle "prophétisme" ce mouvement spirituel.

À quoi devait-on un changement idéologique et éthique d'une telle envergure

? Il y avait un changement significatif dans la structure sociale : la transformation des pasteurs nomades en agriculteurs sédentaires. Mais cette transformation ne conduisit pas au changement spirituel qui nous occupe maintenant, mais à "l'infidélité" par rapport au Dieu tribal, autrement dit à l'adoration des divinités locales agraires. Maintenant il s'agit d'une autre rénovation spirituelle, fondée également sur des modifications de la structure sociale.

Précisément ici, il est nécessaire, comme disent les Allemands, de "tuer quelques vaches sacrées". À savoir : confronter la croyance enracinée que les Juifs, en Palestine, étaient essentiellement des agriculteurs, que jamais ils ne voudraient abandonner leur terre sacrée, et que la Diaspora fut une imposition violente qu'ils subirent depuis la destruction du premier Temple en l'an 586 avant notre ère et particulièrement après celle du second, en l'an 70 de notre ère. Mais ce ne fut pas ainsi. La Palestine ainsi que la Phénicie, étaient incapables d'alimenter un nombre appréciable d'habitants par l'agriculture. Mais ces deux régions étaient situées sur la route commerciale la plus importante de l'Antiquité. La conséquence logique de cette situation fut que la population de ces deux régions se dédia au commerce. La Phénicie avait du bois pour construire des bateaux ; la Judée non. De telle sorte que les Phéniciens se dédièrent plutôt au commerce par voie maritime et les Juifs au commerce par voie terrestre.

Dans le bassin méditerranéen occidental eut lieu parallèlement un processus continu d'unification, consistant à former successivement de grands empires : assyrien, babylonien, perse, macédonien (sa fragmentation ne le divisa pas en tant qu'unité économique) et finalement, romain.

Dans de telles conditions, la dispersion des marchands juifs ne fut pas un processus imposé, mais spontané. Ils furent tolérés et soutenus par Cyrus et ses successeurs, par Alexandre et ses successeurs, par les Romains, constituant le ciment économique dont avaient besoin les empires successifs, de formation militaire, pour se consolider et pour subsister. Le commerce phénicien était peu en concurrence avec eux. Par contre, le commerce grec, qui apparut plus tard, le fut bien d'avantage, en les déplaçant et en constituant en dernier lieu le substrat de "l'antisémitisme" de l'Antiquité, comme l'apparition de la bourgeoisie "autochtone" le sera dans la seconde moitié du Moyen Age et de l'Ère Moderne.

Au moment de la destruction du Second Temple, les trois quarts des Juifs vivaient déjà hors de Palestine. Et comme le décrit très bien Lion Feuchtwanger dans sa monumentale trilogie sur Flavius Josèphe, ces Juifs prirent parti en faveur de Titus et contre leurs "frères", les zélotes rebelles de Judée. A mon avis, en accord avec l'opinion de Feuchtwanger, cela ne constitue pas de leur part une "trahison", mais le reflet d'une réelle divergence des conditions sociales et, en conséquence, de l'orientation idéologique et de l'intérêt politique.

L'humanisme de tendance universaliste avec son impératif éthique est l'idéologie englobant les marchands. Le marchand n'a pas seulement besoin de paix et d'empire de la loi, il ne conçoit pas seulement le monde dans ses amples dimensions géographiques et culturelles, mais à travers son type d'activité, il tend aussi à considérer et à respecter "l'autre" comme son "égal", dont l'intégrité physique et morale a des conséquences sur sa propre sécurité, sur sa propre existence et sur l'exercice de sa propre tâche. Nous ne diminuons en rien l'énorme mérite culturel et moral de cette doctrine si nous signalons qu'un tel contexte social en est l'origine.

Le judaïsme pharisien, en confrontation aiguë avec le judaïsme saducéen

conservateur, tend à se transformer en religion universelle sans être, de par ses racines historiques, en condition d'effectuer un tel saut. Le Christianisme selon saint Paul, par contre, y parvint grâce à sa capacité et à sa disposition à couper ces racines et accepter un certain éclectisme par rapport à d'autres courants culturels et moraux.

Le Christianisme réussit donc à se transformer en religion universelle et, en même temps, en idéologie propre de la société féodale européenne fondée sur une économie dispersée, sur la production de petites unités destinées à l'autoconsommation. Structure qui ne pouvait, néanmoins, faire totalement abstraction ni du commerce ni du crédit, et c'était le Juif qui le procurait. Fonction nécessaire, et par conséquent respectée, et cependant "externe" par rapport à l'ordre social régnant, ce qui explique que le Juif, à la différence de tous les autres peuples de l'Antiquité, ne fut pas intégré ni intégrable idéologiquement. Nous avons donc ici l'explication de la subsistance du judaïsme dans l'ordre féodal, constituant, selon une expression peu plaisante de Freud, "un fossile historique".

L'Islam effectua un processus analogue d'intégration idéologique universel, étant donné que, pour des raisons diverses, l'affrontement avec les Juifs était beaucoup moins accentué. Quant à la population juive qui restait en Palestine – il est évident que la Diaspora ne fut pas totale –, elle se convertit au Christianisme dans sa totalité et ensuite à l'Islam, ou bien plus tard, directement à l'Islam, et cessa d'être juive. Les habitants arabes de la région palestinienne actuelle, sont, en conséquence, les descendants directs des Juifs de l'Antiquité, bien qu'il y eût certainement un mélange appréciable de sang entre eux et d'autres peuples. Ceux qui valorisent si grandement la "continuité biologique" entre Juifs de l'Antiquité et Juifs actuels devraient tenir compte de ce fait dans une plus grande mesure.

Quant à l'éthique humaniste, nous n'hésitons pas à situer le prophétisme juif au-dessus du Christianisme primitif ; nous plaçons également au-dessus l'éthique du Coran. Et non seulement pour donner des normes viables quant à la vie réelle – "aimer l'ennemi" est impossible, pour le moins dans le sens littéral ; et l'on abusa de ce précepte d'innombrables fois pour assurer la résignation et la mansuétude des opprimés –, mais plus que tout pour manquer de ce "complexe de culpabilité" si propre aux Évangiles. Jésus ne fait pas que "reprocher des péchés" à ses disciples, à Pierre en particulier, et aussi à Madeleine et à tous les autres pour ensuite "leur pardonner". Cela servit ensuite magnifiquement à l'Église catholique pour maintenir opprimé l'être humain, pécheur en son essence même, qui ne peut être absous et justifié que par le sacrement de l'Eucharistie, au moyen d'une menace permanente implicite de le lui refuser ; jusqu'à ce que Martin Luther eût le courage de rompre avec un tel bobard à travers sa doctrine de la justification par la seule foi et la Grâce Divine. Dans le judaïsme, un tel geste libérateur sur le terrain spirituel ne fut pas nécessaire, parce qu'il manqua toujours de concepts aussi répressifs par rapport au péché et à la culpabilité.

La société féodale typique (plus définie dans l'empire des Francs de l'époque carolingienne) se caractérisait par l'équilibre de quatre "états" ou, si l'on veut, "classes" : le paysan serf de la glèbe, exploité au maximum, produisait les biens de consommation pour tous ; le seigneur de la terre exerçait directement le pouvoir armé ; l'Église apportait le peu de connaissances théoriques et nécessaires, et le Juif s'occupait du commerce et du crédit dans la mesure où une telle économie d'auto-alimentation en avait encore besoin. Le roi se situait au sommet de cette structure comme "arbitre" parmi les différentes forces. Dans cet ordre, essentiellement conservateur, personne n'était "persécuté", et le Juif non plus ! Seule était

réprimée la tentative, s'il y en eut, de "remuer" la notion de la fonction "propre" et "d'usurper" une autre que celle que l'ordre "légitime" attribuait à tel ou tel individu ou groupe.

Le Juif faisait partie d'un tel ordre, et en même temps n'en faisait pas partie, constituant un élément "économiquement étranger", ce qui explique sa marginalisation idéologique. Il ne voulait pas s'intégrer dans la société, la société ne voulait pas l'intégrer, bien qu'elle en ait besoin pour sa fonction spécifique... et peut-être pour cela même.

Une telle structure sociale caractérisée par l'étroitesse matérielle et mentale ne pouvait être à l'origine d'apports humanistes, c'est-à-dire globalisants. Ces apports ne pouvaient venir des Juifs, d'autant plus qu'ils étaient physiquement et spirituellement isolés.

Mais l'hostilité envers les Juifs apparut plus tard, lorsque l'ordre féodal entra en crise et que surgit une classe capable de remplacer avantageusement les Juifs dans leur fonction économique : la bourgeoisie manufacturière et commerciale des villes. La bourgeoisie fut donc la force qui déchaîna l'antisémitisme, bien qu'elle ne fût pas l'exécutante principale des persécutions et des excès.

Dans la société féodale musulmane, particulièrement en Espagne, la situation des Juifs était bien différente. On ne peut même pas parler de leur marginalisation sociale, pas plus que de celle des chrétiens. Et c'est seulement dans des cas exceptionnels que pouvaient surgir des tendances que nous appellerions aujourd'hui "fondamentalistes". La religion dominante ne s'identifiait pas à l'ordre social comme c'était le cas en Europe chrétienne.

On ne peut même pas parler de "division idéologique" car différents cultes existaient parallèlement et dans une tolérance mutuelle. Ils allaient tous ensemble à l'école ou dans les universités officielles, chose inconcevable dans la société médiévale chrétienne. Le grand Maimonide était disciple et ami de Ibn Rushd Averroès durant sa jeunesse. Et si, plus tard, les Juifs et Maimonide lui-même subirent des pressions et des persécutions de la part de fanatiques d'origine africaine qui s'étaient emparé du pouvoir en Andalousie (Al Andalous), le philosophe arabe qui, pour eux, était un hérétique ne leur échappa pas non plus.

Et dans une telle atmosphère, un humanisme ample et profond venant tout aussi bien des musulmans que des Juifs pouvait certainement surgir. Il se manifestait sur le terrain de la philosophie comme sur celui de la poésie. Des poètes juifs écrivirent des poèmes sublimes en langue hébraïque et en langue arabe ; parmi eux se détachaient Judah Ben Samuel Halevi, Salomon Ibn Gabirol et de nombreux autres. Parmi les philosophes humanistes, rationalistes et matérialistes nous devons citer, en plus de Maimonide lui-même, avant tout Abraham Ibn Ezra que nous pouvons considérer, par son panthéisme englobant et profond, comme le précurseur de Baruch Spinoza qui d'ailleurs, le valorisa. Ce grand esprit considérait que la création du monde ne s'était pas effectuée ex nihilo, c'est-à-dire du néant, mais à partir d'une substance matérielle éternelle coexistante et consubstantielle à Dieu.

En Italie, la situation était similaire, non seulement sous le bref empire de l'Islam sur la Sicile, mais aussi après et durant longtemps sous la domination directe de la papauté. Un monarque d'origine allemande, l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen, résidant en Sicile et lui-même poète, eut l'audace de proclamer pour son régime une racine idéologique tripartite : chrétienne, juive et musulmane

et, y compris à travers cette dernière, la continuité avec la philosophie classique grecque.

Il n'y eut pas de pogroms antijuifs en Italie, comme dans tout le reste de l'Europe où par contre, ils commencèrent dès le début du second millénaire de notre ère. Les rébellions populaires issues du franciscanisme, exprimaient leur haine à l'encontre des banquiers chrétiens autant que des Juifs, y compris contre l'Église qui faisait étalage de somptuosité et de pouvoir.

Quand, en Italie, on parla expressément d'humanisme, il y eut un véritable processus de différenciation parmi les Juifs. Un secteur prenait parti activement dans ce mouvement spirituel. Mais il faut signaler que l'on ne peut pas parler, comme le fait encore le maître Dubnov, "d'humanisme juif", – par leur propre définition, humanisme et particularisme s'excluent mutuellement – mais de "participation des Juifs" à ce processus d'intégration. Les Juifs firent ici des apports très courageux comme dans de nombreuses autres occasions. Mais leur orientation spirituelle n'était pas juive, si bien qu'ils ne formalisèrent pas tous leur intégration sociale à travers le baptême.

Parmi les libre-penseur juifs, il faut mentionner Imanuel Rumi (Immanuel Ben Salomon Zifroni), appelé à cause de nombreuses ressemblances "le Heine du Moyen-Age". Il fut contemporain de Dante, mais ressemblait plutôt à Boccace. Il raconte cependant, comme celui-ci, un voyage dans l'au-delà signalant qu'il avait rencontré au paradis les justes de toutes origines et modes de pensée et en enfer particulièrement les mystiques et les talmudistes paralysés. Dans cet aspect éthique, il dépasse Dante lui-même qui, comme on le sait, raconte dans le chant de "l'Enfer" qu'il vit Mahomet cruellement puni pour le "péché" d'avoir interprété la divinité d'une manière différente de celle du Christianisme. Il faut ajouter qu'Immanuel Rumi écrivait indifféremment en hébreu, en latin et en vulgaire, c'est-à-dire en italien. Dans ses écrits, comme dans ceux de Heine, nous trouvons un élément très peu commun dans les productions des humanistes : l'humour.

Plus audacieux encore et très ressemblant, Kalonymos fut son contemporain ; né en Provence, il vécut la majeure partie de sa vie en Italie. Ceux qu'il faudrait citer sont très nombreux : le Vénitien Elias Delmedigo, professeur de Padoue qui soutenait que la religion ne devait pas interférer avec la science. Quelle audace dans une époque qui nous offrit les cas de Giordano Bruno et de Galileo Galilei ! Les médecins Jacob Martin (Giácomo Ebreo), David Pomis et João Rodrigo de Castel Branco (Amatus Lusitanus). Parmi les philosophes, Judah Abravanel (Léon Hebre), fils du chef de la communauté expulsée d'Espagne lequel, fait très caractéristique, exalta Philon d'Alexandrie, favorable à une philosophie d'origine multiple et unificatrice, à une autre époque. Asaria de Rossi attaquait l'orthodoxie en remettant en question la chronologie traditionnelle depuis la "création du monde" et particulièrement les prophéties des mystiques basées sur le jeu des nombres et d'autres spéculations en vogue.

Nous avons déjà vu pourquoi la haine violente contre les Juifs a surgi dans la seconde moitié du Moyen Age. Face à l'apparition de la bourgeoisie, avec sa production et son commerce "propres", l'activité de crédit des Juifs, s'intéressant non pas à la création de biens mais à la grande consommation de luxe des nobles et à d'autres activités non productives comme le financement des guerres, ne se révéla pas seulement inutile mais aussi de caractère "parasitaire", et ce qui était un intérêt "normal" devint usure. Les Juifs, en même temps, furent déplacés "aux pores de la société" (selon l'expression graphique d'Abraham Léon), devenant prêteurs auprès des petites gens, ce qui explique la haine massive des masses

populaires. La racine de cette affaire est signalée clairement par Shakespeare dans son grand drame Le marchand de Venise. Voyez la scène dans laquelle Antonio et Shylock discutent de la "légitimité" de leurs gains respectifs : le "marchand royal" invoque le fait d'apporter quelque chose en échange, cependant "l'intérêt" de Shylock ne se justifierait pas de cette manière. Le Juif par conséquent, ne comprend pas un tel raisonnement et soutient que le capital produit ses fruits, comme le cabri grandit dans le ventre de sa mère.

Évidemment, l'antisémitisme de cette époque n'a pas son origine ex nihilo. Ses antécédents idéologiques sont très consistants. Mais il est intéressant de voir, dans une ambiance imprégnée à l'extrême de la doctrine chrétienne, que les idées de "décide" et de "trahison de Judas" sont restées comme "endormies" pendant si longtemps ; ou tout au moins ne motivaient pas d'actes concrets de haine. Dans la liturgie et en dehors, on prononçait les paroles condamnant "les Juifs" d'une manière automatique mais aucune attitude concrète ne résultait de cela, tant que le contexte social était favorable. Je vous rappelle les premiers mots du Livre du Bon Amour de l'Archiprêtre de Hita :

Seigneur Dieu, que les Juifs, peuple de perdition,
soient délivrés de captivité du pouvoir de Pharaon.
que Daniel soit délivré du puits de Babylone:
délivre-moi de cette mauvaise pression.

On voit que le "peuple de perdition" ne reflète pas dans l'œuvre de l'Archiprêtre une quelconque animosité contre les Juifs, avec lesquels il se sent solidaire, en désirant partager avec eux la faveur de Dieu. Au contraire, dans la lutte entre Don Carnal et Doña Cuaresma, où le poète favorise de toute évidence le premier, les Juifs sauvent le gros mangeur plein de vitalité de la persécution de la maigre dévote, son ennemie.

C'est seulement avec le changement dans la structure sociale que surgit la haine des masses contre les Juifs. Alors les sentences antijuives des textes sacrés chrétiens acquièrent, c'est certain, une signification tragique en contribuant à stimuler encore plus l'agressivité.

Au début, l'apparition de la bourgeoisie conduit à la disparition du Juif comme "état", comme "entité sociale propre" ou comme on veut l'appeler. Mais c'était un processus complexe très chargé de contradictions. La "disparition" se réalisait dans les différents milieux de manière très diverse.

D'Angleterre et de France, les Juifs furent simplement expulsés respectivement à la fin du XIII^e et XIV^e siècle. Cela n'a pas créé de problèmes majeurs ni pour la société ni pour l'État. De nombreuses personnes cultivées et instruites ignoraient le fait même de ces expulsions. Bien au contraire de ce qui arriva en Espagne et au Portugal à la fin du XV^e siècle ! Les rois de ces pays, qui avaient défendu les Juifs avec ténacité, cédèrent finalement à la pression des villes en prenant des mesures coercitives contre eux. Ils connaissaient bien la précarité économique de leurs états, comme la précarité de leur bourgeoisie naissante, incapable de remplacer les Juifs comme soutien économique de la monarchie sans que cela provoque de sérieux inconvénients. C'est ce qui arriva effectivement dans la pratique. Les mesures coercitives consistaient en Espagne à expulser ceux qui niaient l'acte du baptême ; au Portugal, par le baptême forcé.

La fameuse thèse de Werner Sombart prétend que, dans les lieux où les Juifs ibériques partirent en apportant leurs capitaux, le capitalisme prospéra, laissant en revanche sans développement les pays qu'ils abandonnèrent. Cette thèse est fautive, puérilement fautive, pourrions-nous dire. Sombart cita comme exemple les Pays-Bas et il aurait pu ajouter l'Italie. Le gros des émigrants se dirigea cependant vers la Turquie et le nord de l'Afrique, outre le fait qu'une portion appréciable des Juifs ibériques restèrent sur place avec leurs capitaux et se convertirent au catholicisme ; ce qui n'empêcha pas que le développement capitaliste resta bloqué dans la péninsule ibérique, ni qu'il ne cessa d'avoir lieu dans l'Empire Turc. En réalité c'est complètement l'inverse. Là où il y eut une transformation capitaliste vigoureuse, le Juif put être intégré économiquement, profitant des capitaux qu'il apportait. Dans les lieux où le féodalisme persistait, comme en Turquie, il put remplir sa fonction propre de manière traditionnelle. Et quand le féodalisme entra en décomposition sans qu'un vigoureux développement bourgeois ne se mette en place (Pologne, Lituanie, une partie de l'Allemagne...), les Juifs participaient à la lente putréfaction de la société en restant marginalisés, sans ressources, et sans solution de saine rénovation sociale et structurelle.

Un important humanisme d'origine juive surgit en Hollande ; non sans qu'une orthodoxie engourdie lui offrît une résistance ferme et cruelle, comme le prouve le cas malheureux d'Uriel da Costa ou le destin du grand Baruch Spinoza. Si celui-ci ne connut pas le même dénouement, ce n'est pas parce que les Juifs orthodoxes devinrent plus tolérants mais parce que Spinoza lui-même eut l'extraordinaire force de caractère de ne pas s'arrêter au "jerem", l'excommunication qui lui fut appliquée comme à Da Costa, en s'abritant précisément dans son humanisme universel étranger à tout particularisme sectaire. Mais n'oublions pas que ce courage véritablement magnifique ne lui aurait servi en rien et que ni lui, ni sa grande œuvre n'auraient été sauvés de la destruction, si le climat spirituel de la Hollande émancipée n'avait pas été propice à la libre expansion de la personnalité humaine, fait totalement inusité dans l'Europe d'alors.

En ce qui concerne la philosophie véritablement humaniste de Spinoza, sa vision du monde, son panthéisme qui, en toute rigueur, n'est ni athéisme ni matérialisme philosophique, remonte, comme nous l'avons signalé, à la pensée de Abraham Ibn Ezra ; elle est liée à la pensée la plus avancée de son époque : Descartes, Hobbes, Leibniz ; elle est liée à sa projection avec Goethe, qui lui dispensait une admiration sans pareille ; et pour sa vision politique à Rousseau et aux encyclopédistes français.

Nous ne nous souvenons pas correctement, en général, de cette Hollande avec sa "révolution anticoloniale en pleine Europe". Ses concepts politiques d'émancipation nationale et humaine donnèrent une première impulsion qui fut suivie par les autres révolutions bourgeoises. Il convient de mentionner un nom inconnu pour la plupart : Marnix van Sint Aldegonde, auteur non seulement de l'hymne *Wilhelmus van Nassouwe*, véritable Marseillaise de cette guerre de libération, mais aussi d'une déclaration des droits des êtres humains et des peuples qui, à travers la célèbre thèse de Samuel Adams, fut la source doctrinaire de la Déclaration de l'Indépendance des Etats-Unis, et par conséquent, de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de la Révolution Française.

Quant aux Juifs, le peuple hollandais les a toujours traités avec un respect chaleureux, une attitude humaniste au sens le plus noble du terme, de laquelle nous avons de nombreux exemples depuis les incomparables figures juives recrées avec tant d'amour par le grand Rembrandt jusqu'à la solidarité dévouée offerte à la famille d'Anne Frank.

La Révolution française et l'Empire napoléonien rencontrèrent de grandes difficultés pour gérer la question juive, à cause du développement social très inégal qu'ils avaient atteint dans différentes régions. Ils avaient été expulsés du centre de la France, qui constituait le royaume à la fin du XIV^e siècle. De telle sorte qu'il ne restait des Juifs que dans le sud, embourgeoisés et intégrés socialement, et dans les régions germanophones d'Alsace et de Lorraine, où ils étaient les prêteurs de la noblesse, de la plèbe des villes et des paysans, et étaient culturellement retardés et marginalisés. Au cours de la Révolution, il y eut dans cette région des vagues de violence contre eux de la part des masses populaires.

Les dirigeants de la Révolution parvinrent à gérer le problème, comme le formulera Robespierre lui-même "en accord avec les principes" : en émancipant les Juifs et en les intégrant à la Nation française comme des êtres humains, et en les affrontant en tant qu'exploiteurs. Les dettes et hypothèques des paysans furent annulées ou réduites en de nombreuses occasions, fomentant et facilitant à la fois l'abandon de l'usure de la part des Juifs et le fait qu'ils se dédient à d'autres activités, condition qui rendait possible leur intégration dans la société.

L'Empire napoléonien a suivi, sur cet aspect, la même politique avec un succès remarquable, sans aucun doute. Nous en avons pour preuve l'incorporation spontanée et massive de Juifs à l'armée ; c'est une attitude qui contraste avec leur résistance tenace à la conscription militaire en Pologne et en Russie. Notez bien : pas seulement dans la Russie tsariste répressive, mais aussi en Pologne, qui menait une lutte d'émancipation.

D'après cela, Dubnov parle d'un degré différent de "conscience nationale juive", faisant l'éloge, évidemment, des kahales rétrogrades d'Europe de l'Est et censurant les Juifs occidentaux qui s'intégraient dans une société engagée dans un processus d'émancipation humaine, culturelle et morale. Avec tout le respect dû au maître, c'est une opinion qu'il faut juger le plus durement possible. Il est impossible de parler de "conscience nationale" tant que l'on n'a pas obtenu un niveau de développement moderne minimum, car toute cohésion est alors d'ordre corporativo-médiévale comme chez les kahales de la Pologne et de la Lituanie du XVIII^e siècle. La transformation du Juif en citoyen est possible, comme le définissent brillamment Bruno Bauer et Karl Marx, uniquement là où la société en général est formée de "citoyens" et non de sujets, c'est-à-dire là où l'émancipation bourgeoise est parvenue à un certain niveau.

Parlons maintenant de l'Allemagne. Il s'agit d'envisager l'humanisme allemand des XVIII^e et XIX^e siècles de façon objective, avec l'amour dû à un phénomène spirituel aussi courageux et aussi, avec la critique envers ses faiblesses inhérentes. Mais, dans tous les cas, il ne s'agit pas de baser notre jugement sur l'antihumanisme extrême qui est parvenu à prendre corps dans ce pays au XX^e siècle.

On sait que la constitution politique de la nation s'est réalisée tardivement et de manière déviée en Allemagne. La même chose est arrivée, pour des raisons bien différentes, en Italie. Le fait est que dans les deux nations et, plus particulièrement en Allemagne, l'humanisme et l'émancipation unificatrice nationale, qui sont deux caractéristiques de l'émancipation bourgeoise, étaient, dans une plus ou moins grande mesure, dissociés et même en confrontation. Les humanistes italiens, comme le signale très bien le grand Antonio Gramsci, étaient "a-nationaux", à un moment historique où la constitution politique nationale était un problème brûlant. Non seulement ils parlaient latin, comme l'Église, l'autre

force a-nationale et antinationale, mais ils ont même fini par s'allier avec elle quand sa fonction rétrograde et répressive atteignit son apogée. Aussi contradictoire que soit le processus historique, il ne diminuait pas – pour Gramsci non plus ! – le mérite et la valeur éthique de l'humanisme (y-compris celui de l'Italie).

En ce qui concerne le reste de l'Europe, l'Allemagne en particulier, le sujet était plus complexe encore. A propos du progrès historique, c'est-à-dire l'émancipation sociale bourgeoise, nous devons être pour Martin Luther et non pour Érasme de Rotterdam, dont l'humanisme impliquait l'abstinence quant à l'action concrète politique et révolutionnaire pour la libération. D'autre part, qui peut nier que Martin Luther, ce géant spirituel, fit un apport extraordinaire à la libération de la personnalité humaine avec sa doctrine du "salut par la foi seule et par la grâce" et celle du "sacerdoce universel", c'est-à-dire la justification de l'individu sur la base de sa propre conviction et conscience morale, sans l'action intermédiaire de celui qui administre le sacrement?

Mais la situation historique déviée de l'Allemagne fit que la révolution politique et l'émancipation morale de l'Allemagne, englobante et intégrative, ne purent marcher ensemble. L'antisémitisme du grand Luther fut l'une des conséquences d'un contexte aussi contradictoire. Analyser en profondeur ce triste phénomène nous amènerait trop loin. J'ai tenté de le faire dans mon Histoire critique et aussi dans mon essai biographique sur Luther. Mais de toute façon, quoiqu'actuellement il soit impossible d'être humaniste et antisémite à la fois, nous devons admettre une telle possibilité en un certain sens et sous certains aspects à d'autres moments de l'histoire humaine dialectiquement très complexe. Pour avoir écrit Le Marchand de Venise, pouvons-nous d'aventure appliquer à William Shakespeare les dures épithètes qu'à juste titre nous réservons à Joseph Goebbels et Julius Streicher?

Deux siècles plus tard, persistait cette tragédie nationale allemande – qui n'était pas la seule ! – de l'émancipation nationale et de l'émancipation humaine ne pouvant s'accorder. Klopstock, Lessing et Herder présentèrent encore ensemble les deux aspirations. Goethe et Schiller, dans une amère défaite, les présentèrent déjà comme opposées, choisissant l'humanité au lieu de la nation. Goethe le formula dans un célèbre distique :

Être une nation, vous attendez cela, ô Allemands, en vain,

Mais vous pouvez vous constituer en membres de l'Humanité.

De façon plus amère encore l'Autrichien Franz Grillparzer formula la même chose. Il vit dans les aspirations nationales uniquement la décomposition et la confrontation des uns avec les autres :

Le chemin de la nouvelle culture va depuis l'humanité,

à travers la nationalité, vers la bestialité.

Le fait est qu'à cette époque, la bourgeoisie allemande était capable et désireuse d'intégrer socialement les Juifs. Ainsi le proclamèrent les porte-parole les plus marquants avec Lessing à leur tête ; et ainsi le comprit le secteur juif qui, de par les caractéristiques socioculturelles qu'il avait acquises, était "intégrable", c'est-à-dire suffisamment émancipé et modernisé culturellement et libéré du ghetto au sens spirituel. Le porte-parole de ce secteur était le grand Moïse

Mendelsohn et après lui, David Friedländer, M. Moser, Léopold Zunz, Edouard Gans, Rahel Levin, etc. ; comme dans l'aspect théologique et politique Abraham Geiger, Samuel Holdheim, Gabriel Riesser, en Autriche Isaac Mannheimer, et tant d'autres.

Les deux géants spirituels qui, pour l'Allemagne, purent dépasser une controverse aussi tragique entre nationalité et universalité humaniste, furent deux Juifs : Heinrich Heine et Ludwig Börne. Mis à part, évidemment, un autre géant, également d'origine juive, qui s'appelait Karl Marx.

Nous pourrions citer beaucoup d'émouvantes déclarations sur le thème qui nous préoccupe, prononcées ou écrites par ces grands esprits. Mais nous nous limiterons à une seule, écrite par Ludwig Börne dans l'une des ses Lettres Parisiennes le 7 février 1832 :

... Pour être né comme esclave, j'aime la liberté plus que vous... Pour être né sans patrie, je désire plus que vous en posséder une. Et pour être né dans la minuscule ruelle juive, ... ni la ville, ni la région, ni la province ne me suffisent. Seule la patrie entière me suffit...

Nous devons constater, – et pour ma part je le fais sans tristesse aucune –, que l'émancipation humaine et l'intégration sociale et culturelle impliquaient, pour pratiquement tous, la conversion religieuse, presque toujours dans un sens simplement formel. Cela ne pouvait en être autrement à cette époque-là, comme beaucoup d'entre eux le considérèrent expressément pour acquis (Heine, Gans, Friedländer, etc.). Plus tard ce fut différent. Mais une "conversion", formelle ou simplement spirituelle, fut effectuée par les humanistes juifs aussi : non vers la "religion majoritaire", mais vers l'absence de religion. Les humanistes d'origine chrétienne effectuèrent la même "conversion" à ce moment-là. Et nous voyons ainsi Juifs et chrétiens, non seulement avec la même orientation et la même attitude, mais aussi étroitement liés. Et s'il manquait quelque chose pour préciser un destin commun, ce fut ce jour funeste du 10 mai 1933 où l'on brûla leurs œuvres ensemble. Nous fournissons, en guise d'exemple, une liste pour l'Allemagne et l'Autriche, sans nous préoccuper et sans prétendre non plus qu'elle soit tout à fait complète : Théodor Storm, Gerhart Hauptmann (que nous incluons bien qu'il se soit rétracté ultérieurement), les frères Mann, Carl Zuckmeier, Erich Maria Remarque, Kurt Tucholsky, Carl von Ossietzky, Erich Kästner, Bertolt Brecht, Ana Seghers, Ricarda Huch, Arnold Zweig, Egon Erwin Kisch, etc. Et pour l'Autriche : Karl Emil Franzos, Hugo von Hofmannsthal, Stefan Zweig, Arthur Schnitzler, Anton Wildgans, Karl Kraus, Jakob Wassermann, et aussi le grand Ludwig Anzengrubern, Jura Soyfer et tant d'autres. A ce moment-là, on ne remarquait pas et on ne se demandait pas non plus qui était juif parmi eux. Seuls les nazis le remarquaient et le signalaient. Mais pas non plus tant que ça ! Pour eux, tous les humanistes, pacifistes et socialistes étaient juifs ou crypto-juifs. Ce qui pour les Juifs est un véritable honneur. Sans doute vous ne savez pas non plus s'ils étaient tous juifs ou pas. Moi je le sais. Mais je ne le dis pas. Parce que pour moi, il serait vraiment idéal que cet état de fait chez quelqu'un ne soit pas le plus important, mais plutôt son attitude envers l'être humain, envers l'éthique et la culture.

Le thème que je souhaite développer aujourd'hui est d'une envergure énorme. Il est inévitable que de nombreux moments, de nombreux faits significatifs ne soient pas mentionnés. Je me référerai seulement encore à deux thèmes : la concrétion d'une culture substantielle juive de portée universelle dans l'est de l'Europe et le mouvement socialiste. Il existait dans l'Antiquité sans aucun doute, un "peuple juif" au Moyen-Orient. Parler d'un "peuple juif", en référence à la

diaspora – et avec cette affirmation je me confronte sans aucun doute à la conception de beaucoup d’entre vous ! – c’est incorrect. Nous avons vu que les Juifs formaient, dans la société féodale typique, un “état” propre à cet ordre social, avec une fonction spécifique, comme la noblesse et l’église : indispensable et donc respecté ; “étrange” néanmoins à l’ordre économique-social et donc aussi “idéologiquement étrange”. La transformation bourgeoise mettait cet ordre en cause, elle remettait en cause aussi la “fonction spécifique” du Juif et par conséquent sa propre existence comme entité sociale définie, avançant vers sa disparition. Disparition qui pouvait se concrétiser sous diverses formes. Là où existait une transformation capitaliste vigoureuse, on l’intégrait. Là où elle n’existait pas on le rejetait de différentes manières et avec plus ou moins de violence. Dans le jeu très complexe entre “l’être social et la conscience”, la spécificité idéologique religieuse et culturelle put persister durant un certain temps. Mais on ne peut parler en aucune manière de “peuple juif”, comprenant tous les Juifs du monde ; et encore moins de nation !

Pour des raisons très complexes (putréfaction lente de l’ordre féodal, absence de transformation capitaliste vigoureuse et par conséquent, définition nationale faible des peuples de la région : Polonais, Lithuaniens, Ukrainiens et autres) surgit dans l’est de l’Europe une “nationalité juive” de culture spécifique composée de plusieurs millions d’individus et relativement concentrée sur le plan géographique.

La nation est, selon la définition déjà classique de Vladimir Ilitch Lénine “une communauté stable, historiquement formée d’un territoire, d’une langue, d’une économie et donc résultant de cela, d’un caractère national”. Quand certains de ces traits sont présents, mais pas tous, on parle d’une “nationalité”. Un tel terme convient donc, aux Juifs d’Europe orientale à partir du XVIII^e siècle, mais il n’inclut ni n’inclut les Juifs du reste du monde, même si des penseurs de qualité non seulement comme Dubnov mais aussi comme le théoricien socialiste Otto Bauer affirment le contraire.

De cette “nationalité juive” qui surgissait, jaillirent des succès de haute valeur culturelle et de spécificité manifeste, des succès capables de se projeter vers la culture universelle, et ils l’auraient fait dans une plus grande mesure encore, si leur substrat, par malheur, ne s’était éteint ; je veux parler de la très riche et très profonde langue yiddish.

La littérature de ce milieu en langue yiddish avait un caractère essentiellement populaire, étant donné que la langue était celle des masses juives, alors que l’élite rabbinique cultivait l’hébreu. Le contenu de cette littérature était essentiellement humaniste, c’est-à-dire qu’elle avait pour objet central l’être humain, avec ses souffrances et ses anxiétés, avec ses amours et ses haines, avec ses désirs et ses luttes, avec toutes ses grandeurs et ses misères. De nombreux éléments spécifiques juifs contiennent donc des éléments dignes de l’amour pour toute personne, de sentiments humains quelle que soit son origine. De ces éléments profonds, celui qui a le plus de valeur est probablement l’humour juif, qui se détache aussi dans l’œuvre de Heine ; et de même un profond amour pour la paix et un scepticisme très humain quant au pathétique, à la grandiloquence, la force et la rigueur militaire, à l’honneur vaniteux de caste et autres fétiches inconsistants du même ordre. Mais à tout cela, il faut ajouter qu’ils haïssaient le nazisme allemand, le fascisme en général, le militarisme et les élites sociales présomptueuses. A juste titre ! Parce que cela leur était non seulement et essentiellement étranger mais aussi dangereux. Rien ne leur est plus préjudiciable que d’être ridicule. Lamentablement les Juifs n’ont pas toujours eu la consistance morale et l’auto-estime nécessaire pour insister avec orgueil sur ces attributs

culturels, essayant au contraire d'être souvent les émules de ceux qui les méprisaient jusque sur leur propre terrain peu honorable.

Des centaines de Juifs, pour donner un exemple, furent tués en Autriche et en Allemagne par des militaires querelleurs pour ne pas avoir eu le courage – oui, le courage ! – de refuser d'entrer dans ces jeux assassins appelés honneur et duel. L'orgueil de nombreux Juifs fut, à mon sens, lamentable, alors que la presse chauviniste germano-occidentale les appela, après la Guerre des Six Jours, "les Prussiens du Jourdain" ; au lieu de répondre que la guerre, malheureusement, peut parfois être nécessaire, mais que la comparaison avec l'abject militarisme prussien constitue une véritable offense.

Je voudrais apporter plus à cette richissime culture juive "yiddishiste", mais pour ne pas allonger démesurément cet exposé, je citerai seulement trois écrivains qui, selon moi, sont les plus grands : Salôm Ash qui, avec maîtrise, sut dépeindre cet environnement et cette problématique, grande et petite à la fois, y compris ce processus extrêmement transcendant que fut le cycle des révolutions russes entre 1905 et 1918 ; il fit aussi des incursions dans le milieu des émigrants juifs aux Etats-Unis, ainsi que dans la thématique de l'histoire juive plus reculée.

En second lieu, Salôm Rabinovich, connu sous le pseudonyme de Salôm Alêkem. Que ceux qui n'ont pas lu ce roman à la fois si profond et si gracieux qu'est Tevie le laitier s'inquiètent de le lire. Qu'ils le lisent en yiddish, s'ils le maîtrisent. S'ils maîtrisent l'allemand, qu'ils lisent l'incomparable traduction de Max Brod. Et sinon, qu'ils le lisent en français, qui ne se prête assurément pas comme l'allemand à reproduire l'esprit de la langue yiddish ; mais qu'ils le lisent !

Le troisième grand écrivain de langue yiddish que je citerai est Isaac Bashevis Singer, Prix Nobel de littérature et dernier porte-parole de la langue et de la culture yiddish, avant sa très lamentable extinction.

Nous ne pouvons oublier de mentionner que parallèlement à l'éveil socioculturel, qui détenait le yiddish pour véhicule, se produisit en Europe orientale un processus de sens idéologico-sociologique identique, qui consistait en l'intégration de nombreux Juifs dans la nation polonaise et dans une plus grande mesure dans la nation russe, avant et après la révolution d'octobre 1917.

Il reste enfin le mouvement socialiste, porteur d'un humanisme profond et globalisant, qui fut proclamé depuis son origine par tous ses théoriciens, depuis Karl Marx et Friedrich Engels. Ni l'engagement avec la "classe ouvrière", ni la proclamation de la lutte et même de la violence révolutionnaire, ne sont en contradiction avec ce qui a été dit, ni ne constituent un obstacle à cette identification vis-à-vis de "l'humain", globalisante et universelle.

Marx lui-même, fils de convertis, ne faisait bien sûr étalage d'aucun trait culturel juif. Mais il hérita sans doute son extraordinaire capacité mentale et son incomparable puissance dialectique, en grande partie, de ses aïeux rabbins. L'incorporation de très nombreux Juifs à tous les niveaux du mouvement socialiste est dû sans doute aux raisons spécifiques, en plus des raisons communes à tous, à aspirer à un changement profond de la structure sociale. De plus, exercés durant des siècles à la pensée théorique et doctrinaire, ils apportèrent pareillement un éclaircissement particulier.

Nous pouvons citer de très nombreux personnages très éminents d'origine juive entre théoriciens, porte-parole et dirigeants du mouvement socialiste, dans tous ses courants. Et tous ceux-ci, évidemment, "ne se sentaient pas juifs" car leur doctrine favorisait l'intégration ; outre le fait que, respectant toutes les

religions, pour des raisons de principe, ils étaient détachés de toute foi religieuse, quelle qu'elle soit. Quant aux traits culturels juifs, le processus de leur extinction avait atteint différents niveaux suivant les personnes.

Il y eut durant le siècle passé Ferdinand Lassalle. A la fin de ce même siècle, et au début de l'actuel, la chère Rosa Luxembourg, assassinée vilement avec Karl Liebknecht ; en Autriche, Viktor Adler, son fils Friedrich et Otto Bauer ; et en Russie, théoriciens et dirigeants de la stature de Pável Axelrod, Léon Trotski (Bronstein), L. Martov (Tsederbaum), Iákov Sverdlov, Zínoviev, Kámenev, Uritski, Volodarski ; Maxime Litvínov (Finkelstein), représentant soviétique à la Ligue des Nations, dont les exhortations à affronter à temps l'agression nazifasciste ne furent hélas pas écoutées.

Dans d'autres pays également, qui participaient à la tentative de transformation socialiste en Europe orientale, des dirigeants d'origine juive se distinguèrent. Ceci est un chapitre extrêmement triste. Car si l'on excepte la République démocratique allemande et la Bulgarie, où l'intégration et la participation des Juifs se concrétisait sans obstacles et en pleine concordance avec la doctrine humaniste du socialisme ; dans quasiment tous les autres pays de ce bloc, resurgirent des manifestations d'antisémitisme, non seulement dues – comme ce serait en rapport et logique ! – pour une part aux ennemis du régime, mais aussi au camp socialiste. Quelques-unes de ces manifestations eurent des effets tragiques, particulièrement en Union soviétique et en Tchécoslovaquie.

Il ne faut pas oublier de mentionner ce très triste chapitre qui n'est plus douloureux pour personne que pour nous qui croyons fermement en la nécessité du dépassement de l'obsolète ordre capitaliste par transformation socialiste, et qui sommes militants actifs soutenant un processus révolutionnaire d'envergure universelle.

Mais nous analysons et nous valorisons en premier lieu des entités spirituelles, éthiques et culturelles : les idées humanistes et les grandes utopies, les revendications et les espoirs de justice et de dignité qui, en leur unité et leur contradiction dialectique avec la réalité matérielle et sociale, font bouger le monde et la société humaine dans une spirale ascendante. Dans le cours du processus historique, ces idées provoquèrent toujours des faits qui apparemment les niaient ou les invalidaient. Ceux qui aiment l'humanité, les humanistes militants, essaieront toujours d'éviter ou de réduire le plus possible cela. Et toutefois, de tels faits arriveront de nouveau. Nous n'agissons pas dans le royaume abstrait des idées, mais ici, sur terre, et l'être humain n'est pas seulement le fait de la substance divine, mais aussi de la substance diabolique.

Ainsi, je voudrais citer, avant de terminer, une belle phrase d'un poète de la République démocratique allemande (je crois qu'il vit toujours) : Heinz Kahlau.

Même la cause la plus juste du monde ne peut cesser de faire du tort ni de commettre des injustices. Tant qu'elle ne considérera pas son bon droit, mais son malheur, elle continuera à être la cause la plus juste.

La phrase est exigeante sur le plan moral, mais elle est aussi consolatrice. Nous ne cesserons pas d'agir pour améliorer le monde, ni pour racheter l'être humain parce que, avec les meilleures intentions, de telles choses se sont produites et pourront certainement se produire de nouveau. Mais soyons critiques envers nous-mêmes et ne perdons jamais, et pas au milieu de la lutte la plus impitoyable, l'amour de l'être humain.

Je crois que cette tentative de transformation socialiste en Europe orientale fut la plus audacieuse dans le sentiment de l'émancipation humaine, de la justice sociale et de la dignité qui, dans l'histoire, ait été entreprise jusqu'à maintenant ! Toutes les tentatives ultérieures devront la surpasser, mais jamais se désintéresser de cette grandiose expérience qui "n'échoua pas", comme on a l'habitude de le dire, mais qui s'écroula finalement pour ne pas avoir pu résister à la pression d'un ennemi très puissant et très peu scrupuleux.

Entreprise dans des conditions extrêmement contraires, elle devait souffrir de très sérieux défauts. Certains assuraient qu'il serait impossible de se débarrasser du joug du capitalisme et d'initier la construction du socialisme dans un pays seulement, et encore moins dans un pays aussi en retard que la Russie. Quand cela eut réussi malgré tout, pourquoi donc reprochèrent-ils de montrer de sérieuses insuffisances et d'avoir commis aussi des actes inadmissibles pour soutenir le nouvel ordre précairement établi, en créant des structures répressives qui par la suite devinrent des obstacles à son propre développement ultérieur ? Peut-être manque-t-il de raisons pour expliquer cela ?

Mais j'aimerais me référer particulièrement, entre tous les pays qui empruntèrent le chemin du socialisme, à un pays que je connais bien : la République démocratique allemande. Parce qu'il est important de mentionner cette grande expérience, si nous ne voulons pas que notre énumération des inquiétudes et des tentatives humanistes entreprises dans le cours de l'histoire soit tronquée ; malgré le fait d'avoir produit, devant les obstacles apparemment infranchissables, dans des circonstances extrêmement contraires et sous le harcèlement continu de l'ennemi, des faits qui n'auraient pas dû se produire et qui paraissaient nier cette essence humaniste qui lui était propre.

Qui sont ceux qui menèrent à bien ce véritable "miracle allemand", ceux susceptibles de lever des ruines matérielles et spirituelles une partie du pays, de nettoyer du poison nazi la population et de la mobiliser pour construire un ordre sans exploiteurs ni exploités, dans lequel tous et chacun puissent vivre en paix et en sécurité, avec des garanties totales pour leurs nécessités matérielles et spirituelles ? Hommes et femmes qui, brisés de corps mais non pas d'esprit, sortaient des camps de concentration ; plus quelques dirigeants réfugiés qui revenaient d'exil. En tout, pas plus de quelques centaines.

Exterminer l'esprit nazi ! Pour ma part, je le dis avec une totale conscience de l'audace qu'implique une telle affirmation. Parce que ceci est certain et j'en suis témoin ! Bien sûr qu'ils approuvaient la proverbiale discipline ainsi que l'obéissance allemande. Comment ne pas mettre la main sur le peu qui pouvait leur servir dans une situation aussi désespérée ? Avec l'effondrement – les lois déjà classiques de la psychanalyse l'expliquent bien – un phénomène de récurrence se produit, et ce qui avait été éveillé, y compris le racisme, revient à cause de la frustration, comme les vermines sortent des cloaques quand les normes d'hygiène ne sont pas en vigueur.

Mais toujours, avant et après l'effondrement, l'anti-humanisme, la xénophobie et tout ce qui est moralement négatif, étaient déjà unis, de manière inséparable, à la plus violente haine de l'idéologie et du pouvoir en place durant ces quelques quarante années. Ceci est cohérent, et l'analyse se boucle parfaitement.

La haine des Juifs ? Ils ne l'avaient pas ! Ils ne l'avaient pas ! Dans un tel contexte, la purification spirituelle eut beaucoup de succès. On acceptait massivement l'intégration totale. Entendons-nous bien : ceci est vrai non

seulement pour une partie du régime, mais aussi au niveau de la population. Et ceci à quelques années seulement du désastre idéologique issu du nazisme ! Bien sûr, la résistance à l'intégration spontanée, la marginalisation volontaire étaient dans une certaine mesure mal vues ; particulièrement la politique d'auto-marginalisation : le sionisme. On peut discuter le concept. Pour moi, il n'y a pas de pression d'ordre matériel, l'antisémitisme ne consiste pas – loin s'en faut – à encourager mais bien à empêcher l'intégration. Cela est enseigné non seulement par le sens commun, mais aussi par toute l'histoire des Juifs et de l'antisémitisme.

Après la "chute du mur", le Parlement "demanda des excuses" tout à coup de manière formelle pour de supposés affronts auxquels ils auraient été exposés. A l'évidence, il s'agit du terrible péché d'avoir considéré les Juifs comme des Allemands, citoyens et membres de la société avec une dignité entière et les pleins droits, et non comme un corps étranger.

J'écrivis alors une lettre ouverte au Premier ministre Lothar de Maizière. Certains canards d'Allemagne de l'Ouest et d'Autriche la publièrent. Ce qui était, à ce moment-là, un acte de courage. Le journal juif Tribune de Francfort-sur-le-Main la publia aussi. Il y ajouta une violente harangue contre moi, qui me rappela les accusations agressives que j'avais reçues à la suite de la publication de la première édition de mon Histoire critique. Mais il la publia et invita à la discussion. Le Neues Deutschland la publia aussi. Cet organe du Parti social-démocrate, appelé vulgairement "néo-communiste", se rétablit et obtint une énorme quantité de voix. Le gouvernement allemand de l'Est, auquel il restait six mois de vie, n'avoua jamais avoir reçu ma lettre.

Que de moqueries pour n'avoir pas réussi à créer, en quarante ans, le "nouvel être humain" ! Moi, je crois qu'on l'a réussi. Bien sûr pas au sens romantique, idéalisé. Et je ne me réfère pas seulement à la baisse drastique de la criminalité qui aujourd'hui, recommence à monter de façon tout aussi drastique. Des délits inconnus depuis des décennies deviennent habituels. Mais le plus important est que les personnes se sentaient en sécurité et ne se méfiaient pas du voisin. C'est ainsi qu'il fut si facile – tant pis pour nous –, de les tromper avec le boniment de la liberté et de la consommation, avec les perles de verre d'Occident. Et on continua de les tromper, on leur vendait des vieilles voitures pour neuves, on leur refilait des crédits et des assurances truqués. Mille ruses qui étaient et sont communes dans notre société, société de loups dans la jungle. Ils étaient confiants et sans défense et si quelqu'un affirme que ceci constitue un défaut du "régime", je ne sais pas ce que l'on peut répondre. Même par la façon de disparaître, ce régime montre sa supériorité. Pacifiquement, sans tromperies cyniques et sans débordement sanglant. Je me souviens de quelques régimes capitalistes qui eurent des attitudes bien différentes quand ils se virent questionner sur leur obstination.

Violence, répression, fascisme, guerre, etc. Et bien avant d'être vraiment menacés. Un exemple en fut la disparition de trente mille des nôtres. Il est certain et on peut le dire en guise de résumé : l'inhumain qui arrive au socialisme est en contradiction totale avec celui-ci et doit, pour que le socialisme vive et soit prospère, être exterminé. En revanche, l'inhumain du capitalisme est sa part principale et essentielle, et peut seulement disparaître avec lui.

Chers amis, je vous remercie de m'avoir écouté avec tant de patience. Je crois avoir apporté données et faits nombreux et variés de la culture juive et de la culture en général, de l'histoire juive et de l'histoire en général. On ne me reprochera pas d'avoir inclus aussi ma propre façon de comprendre l'humanisme. Je me sens avant tout tendrement uni à tous ceux qui représentent et aiment l'être

humain, qui aiment le bien et haïssent le mal, et s'engagent pour que celui-là triomphe sur celui-ci ; qui croient en Dieu ou pas, et comprennent l'amour de l'être humain à leur manière. C'est seulement aux cyniques, qui ne croient en rien et méprisent leur prochain, que rien ne m'unit et je suis par essence opposé à eux. Et cela, je l'ai en commun, je crois, non seulement avec vous tous, mais aussi avec les humanistes de tous les milieux et de tous les temps.